

La loi du plus fort

Léviathan d'Andreï Zviaguintsev

Apolline Caron-Ottavi

Numéro 171, mars-avril 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73570ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron-Ottavi, A. (2015). Compte rendu de [La loi du plus fort / *Léviathan* d'Andreï Zviaguintsev]. *24 images*, (171), 57-57.

La loi du plus fort

par Apolline Caron-Ottavi

Une maison en bois, près de la côte de la mer de Barents sur laquelle gisent des carcasses de baleines échouées. Voilà le point de départ du *Léviathan* d'Andreï Zviaguintsev. À la suite d'*Elena*, le cinéaste russe revient avec un film au titre ambigu, qui cite le *Léviathan* biblique de Job, mentionné dans le film, mais évoque aussi celui de Hobbes, soit le pouvoir de l'État. Les deux se mêlent dans le film de Zviaguintsev, ne formant plus qu'un seul monstre, néfaste et tout-puissant. *Léviathan* est une nouvelle charge appuyée contre l'état russe et la corruption générale du pays. Aux dernières nouvelles, *Léviathan*, bien que financé à un tiers par le ministère de la culture russe, posait problème aux autorités politiques et religieuses. Son succès international (Cannes, les Golden Globes, bientôt les Oscars), ne fait que multiplier ses détracteurs. Même si l'on peut avoir l'impression que le film de Zviaguintsev enfonce le clou dans une plaie déjà bien connue, la susceptibilité qu'il éveille nous indique que les pouvoirs autoritaires, politiques et religieux entremêlés, se sentent aujourd'hui plus légitimes que jamais.

L'histoire est celle d'un homme, Kolia, aux prises avec un monstre qui tire toutes les ficelles, et contre lequel il ne peut rien faire. Prêt à tout pour conserver sa maison qu'il a construite de ses mains et que le maire veut saisir en vue d'un projet immobilier douteux, Kolia fait appel à un ami de jeunesse, avocat à Moscou. Mais rien ne se joue dans les règles de la justice, là où les policiers sont convoqués dans les bureaux du maire, lui-même devant rendre des comptes au hiérarque orthodoxe local, lui-même très certainement proche du pouvoir, encore un cran au-dessus. *Léviathan* est filmé comme un polar sans suspense : peu importe que Kolia se démène, l'issue est prévisible – cette fois, David ne pourra rien contre Goliath.

Andreï Zviaguintsev emploie à nouveau ici son sens du cadrage et de la lumière pour dépeindre une Russie figée dans la peur et la suspicion : de plan en plan, les regards et les silences dévoilent, sous une apparente placidité, les tensions féroces qui régissent les rapports humains. Absent d'*Elena*, un



humour caustique vient cette fois ajouter à la cruauté de *Léviathan*. Face à la luminosité grise des paysages, les personnages sont tels des blocs : l'obstination et la déliquescence de Kolia, l'ennui et la résignation de sa femme Lylia – magnifique Elena Lyadova, déjà présente dans *Elena* (notons qu'avec *Sommeil d'hiver* et *Timbuktu*, cela fait trois films de ce début d'année où les femmes voudraient partir, en vain). La musique signée par Philip Glass, bien qu'elle se fasse un peu plus discrète que dans *Elena*, ajoute à cette mélancolie lancinante et à ce sentiment d'un destin inexorable.

Loin de faire de son personnage un héros, le cinéaste double l'intrigue politique d'un drame familial : il ne s'agit pas ici d'ajouter la fatalité du malheur à l'injustice mais plutôt de montrer comment chaque malheur en alimente un autre, comment chaque problème, jusque dans l'intimité, peut jouer contre celui qui résiste au pouvoir, servir de prétexte commode à sa chute. Le ressentiment social laisse Kolia entièrement seul : son fils a honte de lui, sa femme rêve d'un ailleurs. Lui s'accroche à cette maison, qui semble être la dernière vis qui empêche le tout de s'effondrer. Une maison qui n'est pas qu'un bien matériel, mais un bien moral : une identité.

Les Russes chez Zviaguintsev sont alcoolisés, moroses, tendus. Ils chancellent et les

rare moments de célébration tournent vite au règlement de compte sordide : une partie de tir au fusil, pour l'anniversaire d'un voisin, dégénère, donnant un prétexte aux autorités pour ouvrir la chasse à l'homme contre Kolia. Tout semble se cristalliser dans cette scène de pique-nique triste, où l'on s'entraîne à tirer à la kalachnikov sur des cibles n'étant autres que les portraits d'anciennes personnalités politiques de l'URSS, Lénine entre autres. Rien de récent, car « on n'a pas le recul historique » rétorque le propriétaire des cibles... Les amis de pique-nique de Kolia, corrompus ou non, sont ceux qui le mèneront à sa perte. Ceux qui représentent la loi eux-mêmes pensent avant tout à leurs vacances dans le sud - promises s'ils suivent une autre loi, celle des puissants. Face au climat sinistre d'un monde rongé par les injustices, le moindre avantage devient plus précieux que la communauté. L'ancienne Russie soviétique est ainsi devenue une société où l'individualisme domine, et dans laquelle, pour cette raison même, l'individu n'a plus d'importance. Le chacun pour soi signifie sacrifier l'autre et fermer les yeux. Une société où les individus ne comptent plus est une société où toute solidarité est impossible. ■

Russie, 2014. Ré. : Andreï Zviaguintsev. Scé. : Oleg Neguine et Alexeï Zviaguintsev. Ph. : Mikhaïl Krichman. Mont. : Anna Mass. Mus. : Philip Glass. Int. : Alexeï Serebriakov, Elena Lyadova, Vladimir Vdovitchenkov, Roman Madianov, Anna Oukolova, Alexeï Rozine, Sergueï Pkhodaev. 141 minutes. Dist. : Métropole Films.